

**ENTRE REDUCTION ET COMPLEXITE :
QUELLES INTELLIGIBILITES DES PHENOMENES EMOTIONNELS ?**

Philippe Fleurance

Y a-t-il des discours, des actions, des attitudes, des paroles qui ne soient inscrits dans un contexte émotionnel ? Des impulsions, des pensées dites « négatives », des sentiments, des manifestations corporelles diverses (comme les accélérations des battements cardiaques, de la respiration, ...), ce que l'on appelle communément les émotions (ou les phénomènes émotionnels¹) ont longtemps eu mauvaise réputation tant l'attachement à la « rationalité cartésienne » est prédominant dans nos cultures : la devise convenue est « surtout pas d'affects ! ». En privilégiant une relation mécanique de cause à effet direct et unidirectionnel, le caractère perturbateur des émotions sur notre comportement quotidien est ainsi mis en avant, comme si la personne n'était plus maîtresse d'elle-même. Paradoxalement, les émotions qui nous apparaissent si internes, si naturelles, si biologiques, si débordantes parfois, ont été conçues comme étant séparées de la « pure » cognition. Pour s'en persuader il suffit de s'intéresser aux modélisations que les chercheurs en sciences cognitives et intelligence artificielle proposent pour « [reconnaitre](#)² » ces phénomènes émotionnels. A contrario dans certains domaines - artistiques souvent - certaines personnes imperméables à la réduction cognitive pour qui ce qui est perçu et catégorisé comme « émotions », expriment un ressenti intériorisé comme ayant beaucoup d'ampleur et les impactant profondément. Ils dénoncent alors un biais de mentalisation dans la façon dont on appréhende l'émotion comme objet distant de l'action et non pas comme une expérience singulière vécue.

Dans l'esprit de l'héritage constructiviste qui caractérise les [intentions générales du RICx](#), cet éditorial incite donc à explorer l'espace d'intelligibilité ouvert par la préposition « entre » dans le titre – « entre réduction et complexité » – en faisant appel aux ressources relevant du paradigme de la complexité pour discuter les options épistémiques existantes, chercher à comprendre les choix effectués en se demandant

¹ L'oscillation terminologique dans cet éditorial entre « émotions » et « phénomènes émotionnels » veut mettre en perspective les points de vue considérant d'une part, les émotions comme objet des observations en « troisième personne » et d'autre part, les aspects phénoménologiques des émotions subjectivement vécues, c'est à dire la « façon dont les choses sont » du point de vue du sujet agissant (point de vue dit alors « en première personne »).

² L'intelligence artificielle n'est pas un simple ensemble d'algorithmes purement mathématique et impartial : elle nécessite des choix qui peuvent conduire à des « biais ». La reconnaissance des émotions basée sur l'IA s'effectue principalement par une lecture des micro-expressions, l'écoute du son de la voix, l'expression du visage ... mais aucune preuve substantielle ne montre qu'il existe une parfaite adéquation entre l'émotion ressentie et ces manifestations. De plus les logiciels IA sont développés en s'appuyant sur des catégorisations archaïques des émotions.

quels sont les débats au sujet des émotions et ce qui est fécond, c'est-à-dire riche en potentialités d'intelligibilité³.

Les difficultés d'une définition consensuelle et intégrative des « émotions »

Si un grand nombre de travaux empiriques étudient quelque chose appelé « émotion », les définitions et les théorisations sur les émotions sont très diverses et il n'existe aucune théorie générale qui rend compte de l'ensemble des données expérimentales. L'approche théorique des émotions est un vaste amalgame d'études, la plupart du temps basé sur les modélisations de la psychologie cognitive classique avec des contributions des théories de l'apprentissage, de la psychophysiologie, des neurosciences, de la psychologie clinique, de la sociologie et d'autres disciplines comme la philosophie. La définition des émotions est tout aussi « locale » et imprécise : beaucoup de théoriciens regardent les émotions d'une part, comme des systèmes de réponse impliquant actions, sentiments affectifs, états physiologiques, - considérés alors comme effets concomitants « secondaires » - et d'autre part, comme quelque chose permettant de focaliser l'attention sur ce qui est important, approprié, ou disponible pour l'action du moment. De fait, la compréhension des émotions a été caractérisée par une dichotomie entre le niveau cognitif et le niveau corporel.

1. « Articuler ce qui est séparé et relier ce qui est disjoint pour comprendre ↔ agir⁴ » ?

Un constat concernant la construction des connaissances : La conception classique qui organise la recherche affirme que l'on peut rendre compte de l'activité humaine en la décomposant en éléments : ainsi tout comme l'action est conçue séparément de la cognition, la cognition à son tour peut être décomposée en éléments comme la motivation, l'émotion, la décision, ... Par exemple, les émotions sont envisagées séparément de toutes les autres fonctions psychologiques et au-delà, des fonctions biologiques et ainsi, de la réalité de l'être social vivant et sensible que nous sommes. L'image de l'homme agissant qui en est issue est celle d'un individu morcelé, d'un ensemble pensé comme une association de fonctions diverses et l'action comme un assemblage de fonctions et processus initialement conçus comme séparés et autonomes. Ces processus étudiés isolément en et pour eux-mêmes, sont modélisés, formalisés dans des théories spécifiques, indépendantes, peu compatibles entre elles qui alors livrent des connaissances atomisées du « vivant en action »

Des questionnements : la manifestation et par suite l'intelligibilité des phénomènes émotionnels n'est pas *a priori* et par nature, définie sur le mode analytique et stratifié –

³ Cet éditorial s'appuie sur des synthèses de publication dans le domaine des émotions et n'a aucune prétention autre que d'amener à réfléchir l'existant.

⁴ C'est le sens le plus proche du terme complexité : ce qui est tissé ensemble. « *C'est que je n'avais pour méthode que d'essayer de saisir les liaisons mouvantes. Relier, toujours reliait était une méthode plus riche, au niveau théorique même, que les théories blindées, bardées épistémologiquement et logiquement, méthodologiquement aptes à tout affronter, sauf évidemment la complexité du réel* ». Edgar Morin (1986) La Connaissance de la connaissance.

voire hiérarchisé (sciences biologiques ; sciences physique et biomécanique ; neurosciences ; sciences biochimiques ; sciences humaines et sociales ; ...). Ce n'est que par un artifice lié aux limites de nos capacités d'observation et de conceptualisation que cette totalité vivante peut apparaître comme une agrégation de fonctions ou de processus séparés, supposés stables, autonomes et en éventuelle interaction.

Une perspective épistémique : sans nécessairement recourir à la métaphore d'une machinerie compliquée faite de composants distincts et hétérogènes évoquée précédemment, on peut proposer de substituer à la conceptualisation analytique, la métaphore d'une totalité protéiforme, dynamique, qui s'organise et se transforme en permanence. En termes génériques, la pensée en complexité permet de rendre plus intelligible des systèmes composés de nombreux éléments dont les relations non linéaires (dans les interactions des différentes parties entre elles) conduisent à l'émergence de nouvelles propriétés et comportements, difficiles à prédire à partir de la compréhension des parties prises isolément. Sûrement, ces phénomènes ne peuvent facilement s'exprimer dans la linéarité et la segmentation imposée par l'expression écrite et verbale.

En assimilant l'esprit humain à un système informatique dont les compétences computationnelles signifient l'intelligence humaine, les sciences de la cognition ont contribué à une conception désincarnée des émotions.

La thèse centrale qui est alors classiquement soutenue est que la cognition - notamment les croyances, les désirs, les jugements, les évaluations - est un état mental et non un processus incorporé, et par suite, les événements corporels tels que l'éveil, les manifestations physiologiques et expressions corporelles sont des sous-produits contingents des processus cognitifs dits « supérieurs ».

Différentes questions découlent de cette rapide présentation tant au plan épistémique que méthodologique : Le refus de la subordination ordinairement effectuée entre état émotionnel et état cognitif est-il porteur d'une intelligibilité plus grande de ces phénomènes ? Les états et/ou processus émotionnels résultent-ils de mécanismes causaux univoques de type déterministe ou de mécanismes d'intégration plus complexes ? Si la cognition est « étendue » (Embodied, Embedded, Enacted, Extended⁵), et les phénomènes émotionnels « distribués » (Embodied, Embedded, Enacted, Extended) dans le sens où ces phénomènes sont situés dans le temps et dans l'espace, dans la rencontre vivante, en temps réel, entre un corps et son environnement, alors quel cadre épistémique peut-il nous aider à traiter des phénomènes émotionnels ?

⁵ L'approche « 4E » de la cognition soutient que la cognition ne se produit pas uniquement dans la tête, mais qu'elle est également incarnée, intégrée, mise en œuvre ou étendue et constitue une forme de couplage dynamique, où l'interaction cerveau-corps-monde relie les trois parties en un système autonome et autorégulateur : <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC7250653>

La théorie conventionnelle d'évaluation cognitive semble ainsi rattacher les émotions à la pensée conceptuelle.

La théorie de l'évaluation cognitive ([cognitive appraisal](#)) est l'une des plus influentes théories de l'émotion. Lazarus a été l'un des premiers à affirmer que l'évaluation cognitive d'une stimulation détermine l'émotion au sens où i) d'une part, seule une stimulation évaluée comme d'importance centrale pour l'organisme, ou pour les buts de l'individu conduit à l'émotion, et ii) d'autre part, du résultat de l'évaluation d'une telle stimulation dépendent la nature et l'intensité de l'émotion. L'évaluation cognitive permet de comprendre ce qui conditionne l'émergence d'une émotion particulière pour un individu donné, et par conséquent ce qui distingue une expérience émotionnelle d'un autre type d'expérience et ce qui différencie une expérience émotionnelle, comme la peur, d'une autre, comme la tristesse. Lazarus introduit aussi la distinction entre ce qu'il appelle évaluation primaire et secondaire lors d'un événement suscitant des émotions : alors que l'évaluation primaire concerne le caractère plaisant ou désagréable d'un objet ou le fait que l'événement aide ou entrave la satisfaction des besoins ou l'atteinte des buts, l'évaluation secondaire détermine jusqu'à quel point la personne se sent capable de faire face aux conséquences de l'événement, étant donné ses compétences et ses ressources. La théorie conventionnelle d'évaluation semble ainsi rattacher les émotions à la pensée conceptuelle.

Le panorama des conceptions actuelles invite à dépasser le dualisme

Cette brève évocation illustre l'état des conceptions actuelles (Damasio). D'un côté, les neurobiologistes adoptent des concepts de base concernant les localisations cérébrales spécifiques et les processus physiologiques des phénomènes émotifs, mais ils ignorent les phénomènes comportementaux qui sont du plus grand intérêt pour les psychologues. De l'autre, les psychologues à travers des modélisations principalement cognitives (perception, attention, évaluation, prise de décision, mémoire, ...) mettent l'accent sur la relation entre évaluation cognitive et émotion sans se préoccuper vraiment des processus neurologiques, corporels qui accompagnent, résultent ou influencent ces phénomènes cognitifs. Cette conception dualiste de la cognition et des émotions se présente comme une singularité (voire une curiosité) de la culture occidentale, puisque par exemple, les Ifaluks - étudiés par Catherine Lutz, anthropologue - n'utilisent qu'un seul mot « nuwan » (c'est-à-dire « penser-sentir ») pour exprimer les deux idées bien distinctes dans notre culture et encore plus peut-être dans les sciences. Ceci nous invite à revenir sur ce dualisme propre à l'occident, qui sépare les émotions de la raison.

Les conceptions cognitives récentes dites « [4E](#) » (Embodied, Embedded, Enacted, Extended) , suggèrent que les représentations dépendent directement de l'information sensori-motrice et conduisent à comprendre les phénomènes « cognitifs » et « émotionnels » dans un modèle plus unitaire des phénomènes psychologiques. En affirmant que sans le corps il n'y aurait pas de représentation mentale, Damasio refuse l'hypothèse de l'indépendance du cerveau. Le cerveau ne peut penser sans le corps sauf à convenir de sa réduction computationnelle que nous avons questionné

précédemment. Le corps n'est pas pure passivité au service du déroulement d'un programme mental.

Quand le corps prend sa place dans la construction du sens

Le jeu alternatif de l'action sur l'environnement et de la réception de ses signaux place le corps dans la donation de sens : « *Le corps fournit au cerveau davantage que ses moyens d'existence et que la modulation de ses activités. Il fournit un contenu faisant intégralement partie du fonctionnement mental normal* ([Damasio](#)) ».

Selon [l'approche énative](#), l'esprit humain est incorporé dans notre organisme entier et inclus dans le monde, et par conséquent n'est pas réductible aux structures à l'intérieur « de la tête ». Signification et expérience sont créés dans, à travers, l'interaction réciproque continue du cerveau, du corps, et du monde. L'approche énative implique que nous devons aller au-delà des dichotomies cerveau/corps, subjectif/objectif qui caractérisent principalement les théories des émotions. L'évaluation n'est pas un processus cognitif subjectif dans le cerveau, et l'éveil et le comportement ne sont pas les concomitants corporels objectifs de l'émotion. Au final, ces auteurs concluent que les événements corporels sont constitutifs de l'évaluation, structurellement et phénoménologiquement.

2. Intelligibilité des phénomènes émotionnels et jeux d'échelle : Entre une vision macro « socialisante » et une vision micro « personnalisante ».

La plupart des travaux à ce jour ont examiné les phénomènes émotionnels de manière différenciée soit comme un état et/ou un processus au sein de la personne (c'est-à-dire ses objectifs, ses préoccupations, ses sentiments, ...), soit au sein de ses relations aux autres et au sein de son environnement local (c'est-à-dire, la famille, le travail, l'école, le quartier), soit au sein de son environnement élargi (c'est-à-dire l'écologie physique, la structure sociale, la culture, les valeurs sociétales). En regard des multiples niveaux d'intelligibilité des phénomènes émotionnels et des multiples temporalités des événements qui les manifestent, l'absence de réflexions concernant les échelles (micro – méso – macro) auxquelles les chercheurs réfèrent leurs explications ainsi que des modélisations des relations existant entre ces différentes échelles questionnent le « penser↔agir en complexité ». Cela nécessite certes de s'interroger sur les dynamiques des processus en oeuvre à différentes échelles, de prendre en compte les niveaux d'organisation structurant et structurés par ces processus, mais aussi d'articuler des vues disciplinaires différentes et complémentaires.

La modélisation des émotions du point de vue micro (« Je »), s'est principalement concentrée sur les systèmes intrapsychiques au sein de l'individu, sur leurs interactions au niveau individuel, modélisant comment les mécanismes affectifs et cognitifs s'influencent mutuellement (cf. précédemment). Ces travaux ont laissé de côté la modélisation des relations entre les émotions individuelles et les émotions collectives.

Les émotions des individus n'existent pas isolément et souvent des états émotionnels collectifs sont déclenchés ou émergent dans une foule. Les émotions collectives sont définies comme des états émotionnels partagés par un grand nombre de personnes en même temps et se réfèrent au « Nous ». Ces processus du point de vue macro s'appréhendent dans des contextes à plus grande échelle qui s'expriment à travers la culture ou les institutions.

Les systèmes du point de vue méso sont généralement considérés comme des « ponts » entre les macrosystèmes et les microsystèmes car ils sont des aspects du contexte immédiat. De tels systèmes incluent des relations avec de plus petits collectifs tels que le couple, la famille, les amis, les voisins et les collègues. Par exemple, le climat émotionnel ou la norme de « sentiment » du collectif peut influencer la façon dont les membres individuels ressentent et expriment des émotions via une évaluation ou un sentiment partagé, la contagion sociale et la synchronisation dyadique.

Les systèmes explicatifs actuels de l'émotion peinent à prendre en compte l'articulation des points de vue

L'absence de formes de couplage entre, d'explication de sauts quantitatifs et/ou qualitatifs entre niveaux apparaissent comme une difficulté majeure. On peut aisément faire l'hypothèse que les systèmes à plusieurs niveaux fonctionnent ensemble de manière complexe, récursive (plutôt qu'en termes de relations causales simples et de processus linéaires causes – effets qui vont dans la direction des antécédents aux conséquences). Cette complexité est atteinte parce que les éléments constitutifs de chacun des systèmes pertinents, et donc le système global, sont auto-éco-organisés : les parties se combinent pour produire un tout indivisible qui fonctionne pour faire ce que les parties seules ne peuvent pas faire. Ainsi, pendant une interprétation émotive, l'émotion et l'évaluation sont amalgamées dans un modèle complexe à organisation autonome, tel qu'il est impossible de démêler le moment de l'émotion du moment de l'évaluation. Par conséquent il n'y a aucun constituant d'évaluation qui n'est pas également un constituant d'émotion, et vice-versa.

3. La perspective située des émotions

Une perspective située sur l'émotion souligne le rôle du contexte social dans la production et la gestion d'une émotion, et l'influence réciproque de l'émotion sur l'évolution du contexte social dans lequel cette émotion se déroule. La littérature concernant la cognition située s'oppose à l'idée que le support principal de la connaissance est la pensée conceptuelle. Tout en ne niant pas que la pensée conceptuelle existe, les [situationnistes](#) la voient comme seulement « la cerise sur le gâteau cognitif ». Ils argumentent que des activités habiles telles que se diriger dans un environnement ou faire cuire un repas peuvent être conduites sans pensée conceptuelle. Dans ce sens et pour l'adaptation à la vie dans son environnement, ces savoirs situés sont au moins aussi importants que les savoirs qui exigent la pensée conceptuelle.

En décalant le foyer théorique de l'intrapsychique à l'interpersonnel, du « non finalisé » au stratégique, de la durée courte au long terme, du contexte « indépendant » au contexte « dépendant », de la vision statique à la dynamique, la perspective située des émotions attire l'attention sur les aspects des émotions qui ont été négligés à l'excès et qui peuvent permettre une compréhension de la nature et de la fonction d'une grande partie des émotions. Une telle vision contextualisée de l'émotion enracinée dans les interactions, les relations et la culture suggère que la signification sociale et psychologique d'une émotion particulière est dynamique et singulière.

Pour ne pas conclure : élargir la « question » des émotions

Les phénomènes émotionnels attirent notre attention du fait qu'ils permettent des interactions adaptées et pertinentes avec l'environnement et ainsi incitent à concevoir les émotions en termes de régulateur du comportement. Comme nous avons essayé de le présenter, cette idée de régulation émotionnelle soulève la question de la relation de la personne avec son environnement social et culturel, pose également la question de la nature des relations des processus émotionnels avec les systèmes cognitifs et neurophysiologiques. De plus, dans le cours d'action, les interactions entre les éléments participant aux processus émotionnels génèrent des phénomènes de variabilité et de stabilité relative du comportement.

Deux approches peuvent guider l'intelligibilité de ce processus d'adaptation éminemment complexe :

- d'une part, on peut concevoir que les phénomènes émotionnels sollicitant l'activation de réinterprétations, de réévaluations du contexte, l'usage de techniques cognitives particulières, ... permettent à l'individu de préserver son état d'équilibre (la référence est faite ici au principe de l'homéostasie et de la cybernétique), en réévaluant l'évaluation initiale de la situation en fonction de l'apport d'information nouvelle venant de l'environnement ou de lui-même ;
- et d'autre part, on peut penser que l'individu cherche à modifier cet état d'équilibre et à s'engager dans un processus dynamique de transformation de cette invariance structurelle et/ou fonctionnelle vers un nouvel « attracteur » du comportement plus congruent au regard des exigences environnementales et des intentions de l'individu (la référence est faite ici au principe des approches dynamiques).

Ceci reconnaît, de manière explicite, non un état « mental » mais un processus impliquant des changements au fil du temps, en différenciant les conséquences immédiates des conséquences à long terme des phénomènes émotionnels sur l'adaptation.